Le pluralisme éthique et associatif de Jean-Marie Guyau

Laurent MULLER

CIRLEP de l'Université de Reims et LISEC de l'Université de Nancy

Résumé : Si les philosophes ont coutume de penser la morale à l'aune d'un modèle, dont l'imitation serait un bien et l'écart un mal, le philosophe et penseur critique de l'évolution Jean-Marie Guyau (1854-1888) subvertit cette exigence d'uniformité. Le pluralisme éthique, loin d'être un facteur de décohésion morale et sociale, serait au contraire la condition d'une existence qui se ressource dans la puissance de la vie, et dont l'intensification est productrice de solidarité. L'anomie, puisque c'est le nom que Guyau confère à cette éthique pluraliste, déborde ainsi sur la promotion paradoxale de l'association, comme forme fluide de société, à même de répondre à cet appel de la vie à toujours plus de différenciation.

Mots-clés : pluralisme éthique, anomie, association, solidarité

Jean-Marie Guyau est un penseur interdisciplinaire qui, à la fin du XIX^{e} siècle, cherche à repenser la morale sans se référer à une obligation qui serait de nature transcendante. Le titre suggestif de son œuvre morale, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, indique assez combien les exigences d'unité et d'absolu, qui semblaient consubstantielles à la morale, sont à réévaluer en rapport avec les ressources d'un pluralisme éthique, lequel est encore à même de renouveler la pratique de la citoyenneté.

1 Le pluralisme moral comme problème

La plupart des théoriciens de la morale ont soutenu l'idée que la morale, pour asseoir la solidarité, devait être la même pour tous.

En effet, que serait une morale qui s'adapterait à chaque individu, qui s'acclimaterait à chaque tempérament sinon une casuistique, qui perd en exigence ce qu'elle gagne en subtilité ? Et que vaudrait-elle comme morale ? Rien, du simple fait qu'elle ne serait plus impérative, catégorique, comme l'exigeait Emmanuel Kant de la morale. Ainsi la loi fondamentale de la raison pure pratique, « agis de telle sorte que la maxime

de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle »[1], doit-elle être unique et la même pour tous les sujets doués de raison. La formule du devoir est ainsi invariable, et ne saurait être altérée sans être dégradée par là même. La morale semble exiger l'intransigeance : elle doit être *loi* pour ne pas dégénérer en simple *maxime*.

Ainsi le pluralisme a-t-il été longtemps considéré comme « suspect » en philosophie morale, comme s'il était toujours le complice ou l'alibi d'un relâchement, peut-être d'une lâcheté – à tout le moins d'un risque, celui d'un laxisme à même d'engendrer une dérégulation des volontés. Dès que la loi morale cesse d'être impérieuse apparaîtrait l'*anomie* – littéralement : absence de loi fixe. L'anomie est ce qu'Émile Durkheim, par exemple, caractérisait comme pathologie sociale, « anarchie » ou « irréglementation »[2], négation de toute morale. Pas de morale, dans cette optique, sans une loi qui transcende les individualités, et s'impose à eux à la manière d'une contrainte dont la transgression appelle la sanction.

Dans le même temps, les travaux des naturalistes révèlent que le devenir obéit à une loi, qu'Herbert Spencer nomme loi d'évolution, et qu'il définit comme un passage de l'homogène à l'hétérogène : les combinaisons de matière sont de plus en plus complexes, et produisent une différenciation croissante.

> « L'évolution est une intégration de matière accompagnée d'une dissipation de mouvement, pendant laquelle la matière passe d'une homogénéité indéfinie, incohérente, à une hétérogénéité définie, cohérente, et pendant laquelle aussi le mouvement retenu subit une transformation analogue. »[3]

Cette tendance se repère dans le règne animal, où les espèces se multiplient, ainsi que le confirme Darwin, mais encore dans le monde social, où la division du travail tend à s'accroître. Il y a cependant un paradoxe dans la pensée de Spencer : alors qu'il formule rigoureusement la loi d'évolution, laquelle affirme une individuation toujours plus poussée, il pose dans le même temps que la moralité, avec le progrès de la civilisation, tend vers l'automatisme. Or cet automatisme relève de l'homogène, quand l'individuation devrait rendre la conduite toujours plus hétérogène : plus qu'un paradoxe, il s'agit en réalité d'une contradiction. C'est dire que chez le penseur même de l'évolution, la morale peine à renoncer à sa forme unique et homogène : le pluralisme est de nouveau éconduit, au profit d'un modèle uniforme de comportement.

2 Le pluralisme éthique revalorisé

C'est chez Jean-Marie Guyau, penseur subversif de l'évolution, que l'idée de modèle en morale, nous semble-t-il, se trouve pour la première fois contestée, et que l'hétérogénéité de la conduite, le pluralisme, est conséquemment pensée comme idéal. Car ce n'est pas nier la morale que de nier qu'il n'y ait qu'une morale : c'est au contraire la

[1] Emmanuel Kant (2003), *Critique de la raison pratique*, François Picavet (trad.), Paris, PUF, « Quadrige », p. 30.

[2] Émile Durkheim (2013), *De la division du travail social*, Paris, PUF, « Quadrige », p. III.

[3] Herbert Spencer (1894), *Premiers principes*, Émile Cazelles (trad.), Paris, Alcan Félix, p. 355.

Published in : Botea, Bianca ; Popescu-Jourdy, Dana (dir.), *Pratiques de la diversité et de la citoyenneté. Statut et expérience*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004215, doi : 10.17184/eac.9782813004215

ressourcer dans les tréfonds les plus vifs, les plus originaux, les plus imprévisibles de l'individualité. La morale, pour avoir un sens qui ne se rabat pas seulement sur une contrainte intériorisée, incorporée sous forme de crainte, doit se nourrir de la diversité des individus, des tempéraments, des aspirations. Accorder l'initiative morale à l'individu, le considérer non comme un sujet passif qui doit se soumettre à des valeurs données, mais comme un potentiel créateur de valeurs : telle est la thèse iconoclaste de Guyau, pour qui la morale doit être sans obligation ni sanction.

Mais un tel pluralisme n'est-il pas socialement et moralement dangereux ? Ne sonne-t-il pas comme une invitation à développer le tropisme égoïste de l'existence ? Certes, le pluralisme serait à proscrire si la tendance naturelle de la vie portait les individus exclusivement vers l'égoïsme. En un sens, il faut reconnaître que l'égoïsme participe au développement de la vie : il y a, dans tout être vivant, une dimension nutritive qui le porte à s'approprier les moyens de son existence. Dans cette optique, « la vie est une sorte de *gravitation sur soi* »[4]. Mais on se tromperait en considérant cette tendance comme étant la seule : Guyau estime qu'un surplus de force est acquis dans ce premier moment, et que cette surabondance initie une nouvelle phase morale : la fécondité. « L'organisme individuel cesse d'être isolé ; son centre de gravité se déplace par degrés, et il va se déplacer de plus en plus. » (*ibid.*, page 87). Cessant d'être isolé, le « surplus de vie » permet au sujet de se découvrir comme être solidaire : « il vit trop pour ne vivre que pour lui-même » (*ibid.*, page 87). La société naît de cette expansion naturelle de la vie ; mais le besoin de fécondité produit une pression qui s'observe encore sur le plan de l'intelligence, de la sensation et de la volonté. Ainsi, la fécondité n'engendre pas que des effets sexuels, mais se trouve à la source des œuvres de l'esprit, de l'art et de la moralité. « Vie, c'est fécondité, et réciproquement, la fécondité, c'est la vie à pleins bords, c'est la véritable existence » (*ibid.*, p. 91).

Aussi, dans les rapports à autrui, ce sont les rapports de solidarité qui tendent à s'accroître avec l'accroissement de la vie : la générosité constitue le point de fuite immanent à toute morale de l'évolution. La vie est porteuse de normes immanentes : la solidarité, la générosité est tout aussi naturelle que l'égoïsme qu'elle contrebalance. Mais les formes de la solidarité sont à inventer et à réinventer sans cesse : la générosité vive est toujours un geste toujours inventif. Autrement dit, la fraternité est créatrice : elle consiste à vivre non pour soi seulement, mais encore et surtout pour autrui ; non d'après un plan statique et préconçu par avance, qui ne serait qu'un « despotisme moral », mais plutôt d'après un ordre dynamique toujours inchoatif. Après tout, les personnalités créatrices dans les sciences et dans les arts n'entrent jamais en scène de manière prévisible : pourquoi n'en serait-il pas de même pour la morale ? Si l'avenir est indéterminé pour le beau et le vrai, pourquoi n'en serait-il pas de même pour le bon ?

> « Dans le "règne des libertés", le bon ordre vient de ce que, précisément, il n'y a aucun ordre imposé d'avance, aucun arrangement préconçu ; de là, à partir du point où s'arrête la morale positive, la plus grande diversité possible dans les actions, la plus grande variété même dans les idéaux

[4] Jean-Marie Guyau (1985), *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie française », p. 86.

Published in : Botea, Bianca ; Popescu-Jourdy, Dana (dir.), *Pratiques de la diversité et de la citoyenneté. Statut et expérience*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004215, doi : 10.17184/eac.9782813004215

> poursuivis. La vraie "autonomie" doit produire l'originalité individuelle et non l'universelle uniformité. Si chacun se fait sa loi à lui-même, pourquoi n'y aurait-il pas plusieurs lois possibles, par exemple celle de Bentham et celle de Kant ? » (*ibid.*, p. 147)

L'anomie n'est donc pas cet état de décomposition du corps social que dépeindra Durkheim : elle est la revendication de l'hétérodoxie en matière de pensée et de croyance ; elle est, sinon insoumission (l'insoumission a quelque chose de réactif qui déplaisait autant à Guyau qu'à Nietzsche), du moins refus de la soumission.

> « Puissions-nous en venir un jour à ce qu'il n'y ait plus nulle part d'orthodoxie, je veux dire de foi générale englobant les esprits ; à ce que la croyance soit tout individuelle, à ce que l'hétérodoxie soit la vraie et universelle religion ! » (*ibid.*, p. 149)

Si nous avons besoin de spéculer, de croire, nous n'avons pas besoin d'une transcendance qui anéantit les intelligences en prétendant en accomplir l'unité : une morale qui ne fait pas le sacrifice de l'individualité se doit par conséquent d'être irréductiblement plurielle. Tel est le seul moyen pour la vie de s'épancher sainement : son surplus est polymorphe, sans modèle, rupture radicale avec tout dogmatisme et tout conformisme. En somme, on peut dire que Guyau reprend l'injonction de Nietzsche : « Tu dois devenir celui que tu es »[5] auquel l'auteur de l'*Esquisse* ajouterait : « et pour devenir celui que tu es, fais de ta vie éthique une esthétique sans pareille. » Chacun de ces points de vue détenant une part relative de vérité, la philosophie morale de Guyau le conduit à un perspectivisme au sein duquel « Il faut que l'infinité de ses points de vue corresponde à l'infinité des choses. » (Jean-Marie Guyau, *Esquisse*, p. 148-149).

> « Quand plusieurs personnes veulent voir tout un paysage, elles n'ont qu'un moyen, c'est de se tourner le dos les unes aux autres. Si on envoie des soldats en éclaireurs, et qu'ils aillent tous du même côté en n'observant qu'un seul point de l'horizon, ils reviendront très probablement sans avoir rien découvert. La vérité est comme la lumière, elle ne nous vient pas d'un seul point ; elle nous est renvoyée par tous les objets à la fois, elle nous frappe en tous sens et de mille manières : il faudrait avoir cent yeux pour en saisir tous les rayons. » (Guyau, 1985, p. 148)

Mais ne risque-t-on pas alors de perdre ce *commun* qui nous réunit ? Si la morale, dans son procès, individualise ses prescriptions, qu'est-ce qui nous garantit qu'elle ne conduira pas à un atomisme social, préjudiciable à la solidarité sur le plan social ?

3 L'anomie comme relève du religieux

Si l'évolution accroît le rôle de l'individu, on peut envisager que ce dernier refuse de se subordonner volontairement à l'ensemble social – cette possibilité, que Guyau assimile

[5] Friedrich Nietzsche (1997), *Le Gai savoir*, Patrick Wotling (trad.), Paris, GF, p. 223.

Published in : Botea, Bianca ; Popescu-Jourdy, Dana (dir.), *Pratiques de la diversité et de la citoyenneté. Statut et expérience*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004215, doi : 10.17184/eac.9782813004215

à une forme de décadence morale (contraire à la tendance évolutive vers la solidarité), est la difficulté propre des sociétés modernes qui laissent de plus en plus de place à l'initiative individuelle. Mais est-ce l'individualisme comme tel qui est condamnable, ou bien sa version appauvrie, où le sujet peine tant à se conserver qu'il ne peut songer à déployer sa vie en d'autres directions que la sienne ? L'individualisme, en effet, peut ne pas s'élever aux hauteurs de la générosité, et se replier sur la médiocrité d'un hédonisme vulgaire, sans rien exiger de soi ; mais il ne saurait se réduire à cette triste possibilité. L'anomie, ou la confiance dans les capacités d'autorégulation du sujet, s'avère être un défi que l'individu peut ne pas relever. Celui qui a compris que « Dieu est mort » (Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, p. 177), pour reprendre une saisissante expression de Nietzsche décrivant l'état de décomposition des valeurs traditionnelles, peut être tenté ne pas créer les valeurs qui confèrent un sens supérieur à son existence, et se complaire dans l'indolence. Mais faut-il pour autant refuser d'enlever les chaînes, quand certains ne sauront marcher debout ? Doit-on refouler l'anomie sous le prétexte que certains ne se montreront à sa hauteur ? Faut-il aliéner sa liberté sous prétexte qu'on pourrait mal l'utiliser ? Certes, on perd tout dans les chaînes, jusqu'au désir d'en sortir, comme le considérait Rousseau au début du *Contrat Social* – mais ce n'est certainement pas là légitimer les fers en question.

On pourrait croire que la religion est à même de compenser cette perte de repère. On a parfois, en effet, considéré que la religion constituait un garde-fou contre la dissolution des mœurs – Dostoïevski, par exemple, considérait dans *Les Frères Karamazov* qu'il est à craindre que Dieu n'existe, car alors tout serait permis – c'est-à-dire que tout serait perdu, et que le chaos, le *nihilisme*, deviendrait inévitable. Mais Guyau diagnostique le déclin irréversible des religions, et la fin de l'empire qu'elle opérait jusqu'alors sur les esprits, qui leur inspirait une foi craintive. Cette dissolution du religieux, que l'auteur de *L'Irréligion de l'avenir* qualifie là encore d'anomique, ne laisse pas d'être positive à ses yeux : elle participe à la libération de l'esprit, qui n'est plus tenu de s'en tenir à des dogmes. Mais elle pose encore la question de savoir ce qui prendra la relève des valeurs traditionnelles – c'est-à-dire des valeurs religieuses, qui s'originent problématiquement dans des dogmes métaphysiques, et induisent une uniformité dévitalisante de la conduite.

Il est vrai que l'anomie fait perdre le sens d'un sacré qui transcenderait les individualités – et qui vaudrait, par conséquent, qu'on s'y sacrifie : l'anomie signe le refus de voir dans l'individu un simple sujet passif qui se contenterait d'obéir, résigné et docile. Mais ce crépuscule du sacré ne saurait coïncider pour autant avec le déclin du bien commun – à moins d'adosser le bien commun à une idole. Seulement, au lieu d'une soumission à ces croyances ou idées toutes faites, mâtinées de crainte et de superstition, Guyau estime que l'espace public doit être investi par des énergies individuelles à même de donner corps à des formes nouvelles de solidarité. Le commun, dès lors, se peut retrouver, non par une puissance omnisciente qui imposerait par le haut sa vision du bien public, mais par des forces individuelles, qui par le bas, cherchent à s'associer pour promouvoir un idéal de vie plus intense, plus généreuse, plus altruiste.

Published in : Botea, Bianca ; Popescu-Jourdy, Dana (dir.), *Pratiques de la diversité et de la citoyenneté. Statut et expérience*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004215, doi : 10.17184/eac.9782813004215

4 L'association comme forme fluide de société.

C'est dans l'association que Guyau voit la concrétisation sociale de la générosité individuelle. « L'idée pratique la plus durable qu'on trouve au fond de l'esprit religieux, comme au fond des tentatives de réforme sociale, est l'idée d'association. »[6] L'association réalise ce que la religion promettait – mais que la religion avait aussi dévoyé. Le catholicisme déclarait que l'universel était déjà réalisé dans les dogmes et les symboles. Mais il n'est pas de dogme ni de symbole universels : si l'universel a un sens, c'est à condition de se constituer en point de fuite, en limite inaccessible – de se comporter, pour le dire en termes kantiens, en idéal régulateur.

L'association libérée de ces entraves dogmatiques participe donc à la libération de l'individu tout en lui procurant la sécurité qu'offrent les sociétés fermées et les nationalismes étroits : elle répond à l'appel de la vie, qui cherche l'expansion la plus large possible – par les idées, les sentiments ou les volontés. « L'avenir, en un mot, est à l'association, pourvu que ce soit des libertés qui s'associent, et pour augmenter leur liberté, non pour en rien sacrifier. » (*ibid.*, p. 341) L'association est la forme sociale que prend la fécondité morale : la tendance à la solidarité s'exprime alors sous la forme de liens sociaux toujours plus étroits avec autrui. Or l'association peut se créer et dissoudre avec une égale facilité, sans exiger un investissement exclusif de l'individu qui y adhère : sa forme fluide assure une circulation sans obstacle. De plus, l'association concilie deux exigences : la sécurité et la liberté. La contribution est minime, mais la protection, de par la mise en commun des forces, est immense : l'association n'impose rien, mais permet beaucoup, et concilie ainsi ces deux valeurs que Guyau cherche à promouvoir : indépendance et solidarité.

À ce titre, sans affirmer que l'association puisse se substituer à la puissance publique, on peut au moins considérer que l'association n'en reconduit pas certaines lacunes – notamment le nationalisme étroit, qui préfère l'intérêt d'une partie de l'humanité à l'humanité même ; et parfois même une partie de cette partie, quand les gouvernants ne sont qu'ambitieux.

Guyau donne trois exemples de libre association qui font écho aux trois formes de la fécondité énoncées dans l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (Jean-Marie Guyau, *Esquisse*, p. 87-89).

L'association des sensibilités, sous la forme des cercles artistiques, est à même de diffuser des émotions toujours plus partageables.

L'association des intelligences, quant à elle, a ce mérite d'affranchir de tout dogmatisme, ainsi que de permettre la vulgarisation des idées scientifiques. Les lumières sont amenées, par le jeu libre des intelligences, à se diffuser, et l'esprit le plus médiocre peut encore s'avérer utile à cette propagation du savoir.

L'association des volontés, enfin, est sans doute la plus importante aux yeux de Guyau, puisque c'est par elle que se réalise l'idéal moral de fraternité. Cet idéal n'est plus borné par quelque superstition étroite, « sur la communauté d'origine, sur l'existence

[6] Jean-Marie Guyau (1887), *L'Irréligion de l'avenir*, Paris, Alcan Félix, p. 339.

Published in : Botea, Bianca ; Popescu-Jourdy, Dana (dir.), *Pratiques de la diversité et de la citoyenneté. Statut et expérience*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004215, doi : 10.17184/eac.9782813004215

d'un même père terrestre ou même céleste », mais se trouve rationnellement « fondée sur l'identité de nature et de tendance » (Jean-Marie Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, p. 346). Autrement dit : par-delà toute pensée raciale ou étroitement communautaire. L'objet de cette solidarité morale est le soulagement de la souffrance : « rien de ce qui vit, pense et souffre ne m'est étranger. » (*ibid.*, p. 346) Dès lors, le sentiment qui accompagne le développement de la volonté solidaire n'est autre que l'universelle sympathie, ou la charité, comprise non comme vertu religieuse, mais comme ce qui « ne fait qu'un avec la fécondité débordante » (Jean-Marie Guyau, *Esquisse*, p. 192).

5 Conclusion

La citoyenneté que promeut la pensée radicalement anomique de Guyau dépasse donc le cadre trop souvent étroit des nationalismes pour se ressourcer dans l'ondoyance de la vie, dans cette fécondité qui cherche à s'élargir sous la forme de liens toujours plus étroits avec autrui. « On ne vit pleinement qu'en vivant pour beaucoup d'autres » (Jean-Marie Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, p. 351). La diversité, dans le domaine moral, est à inventer, et elle ne saurait être anticipée sans dommage : c'est précisément son potentiel de renouvellement, son caractère anomique, qui fait sa vitalité.

À cette fécondité de la vie répond la forme fluide, organique même de l'association, société au sein des États, mais à même d'être plus vivante que le grand corps des nations, par la liberté de son adhésion et la visée de son projet : la fraternité la plus large possible – et jusqu'aux étoiles, sous le régime conditionnel de l'hypothèse. La diversité, dans le domaine social, confère une impulsion nouvelle à la citoyenneté, laquelle ne se définit plus en référence à des bornes, mais se pense au contraire par une capacité d'élargissement en regard de ce qui peut être commun à tout être humain : l'art, la science et la solidarité morale.

On voit ainsi que, pour ce penseur interdisciplinaire qu'est Guyau, c'est la diversité qui nourrit la citoyenneté – et c'est le discours sur l'anomie, novateur par la positivité axiologique qu'il lui accorde, qui promeut sur le plan social et moral cette diversité.

Bibliographie

Durkheim, Émile, *De la division du travail social*, PUF, « Quadrige », Paris, 2013.

Kant, Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, François Picavet (trad.), PUF, « Quadrige », Paris, 2003.

Guyau, Jean-Marie, *La Morale anglaise contemporaine, morale de l'utilité et de l'évolution*, seconde édition, Alcan Félix, Paris, 1885.

Guyau, Jean-Marie, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Fayard, coll. « Corpus des œuvres de philosophie française », Paris, 1985.

Guyau, Jean-Marie, *L'Irréligion de l'avenir, étude sociologique*, Alcan Félix, Paris, 1887.

Muller, Laurent, *Jean-Marie Guyau, ou l'éthique sans modèle*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2018.

Nietzsche, Friedrich, *Le Gai savoir*, Patrick Wotling (trad.), GF, Paris, 1997.

Spencer, Herbert, *Premiers principes*, Émile Cazelles (trad.), Paris, Alcan Félix, Paris, 1894.

Saltel, Philippe, *La Puissance de la vie*, Paris, Belles Lettres, « Encres marines », Paris, 2008.

Published in : Botea, Bianca ; Popescu-Jourdy, Dana (dir.), *Pratiques de la diversité et de la citoyenneté. Statut et expérience*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004215, doi : 10.17184/eac.9782813004215